

- “ La littérature algérienne aujourd’hui ” conférence, Mairie du IX^e arrondissement, 23 janvier 2003.
- “ Introduction à la littérature algérienne francophone ”, conférence pour le personnel des Bibliothèques de la ville de Paris à la Bibliothèque Sully Morland, 28 avril 2003.
- “ Littérature algérienne contemporaine, en liaison avec Les Belles Etrangères ”, La Rochelle, 17 septembre 2003 (Association La Rochellivre, Médiathèque).

La Littérature algérienne francophone contemporaine¹

Rétrospective

Cette littérature est née d'une colonisation longue et difficile qui eut la particularité de se transformer très rapidement en colonie de peuplement. L'Algérie fut un laboratoire d'expériences coloniales, en particulier sur le plan de la langue, lieu d'observation essentiel pour comprendre l'émergence d'œuvres littéraires. On y a réadapté l'expérience d'unification linguistique entreprise en France au cours du XIX^e siècle.

La littérature algérienne a donc plusieurs expressions linguistiques: une part de la production en langue française qui est encore, quantitativement et qualitativement, la plus importante ; une part dans la langue de culture écrite la plus officielle : l'arabe ; une part enfin dans les langues parlées par les Algériens, l'arabe dialectal et le berbère. Si l'oralité est le mode d'énonciation dominant dans ces deux langues, certaines créations s'écrivent aussi et ce phénomène de passage à l'écrit devrait s'intensifier dans l'avenir.

La littérature algérienne francophone, née à la fin du XIX^e siècle, a connu différentes étapes avant et après l'indépendance. Pendant la colonisation, une première période s'achève en 1945 ; une seconde période reprend en 1945 et se prolonge jusqu'à la veille du soulèvement contre l'occupation coloniale en 1954.

Avec les écrivains de cette seconde période, se jouent simultanément la reconnaissance institutionnelle et la réussite esthétique. Leurs œuvres sont devenues les "classiques" algériens. Les écrivains sont presque tous issus du milieu enseignant. Ils ont appris le français sur les bancs de l'école coloniale et, par nécessité professionnelle, ils en deviennent les transmetteurs. Ils prennent la parole au nom de leurs communautés pour que plus de justice et d'équité s'imposent. Ceux aussi qui s'engagent dans une lutte plus ouverte contre le colonisateur dénoncent, avec force, l'occupation et les pratiques coloniales. Qu'ils parlent de leur région ou de la nation en train de s'imposer dans l'Histoire, tous travaillent à une expression littéraire autonome en français, distincte de la littérature française.

Leurs premières œuvres, comme celles de la période précédente, mettent du temps à être reconnues et lues : en Algérie, le public algérien n'y a pas accès puisque la majorité est analphabète ; la minorité lettrée se reconnaît dans cette image nouvelle. Mais le public que ces écrivains veulent toucher en priorité, pour faire entendre les voix des colonisés, est celui de la Métropole. On a pu parler, à propos de cette littérature, des "cahiers de doléance" des colonisés.

L'outil linguistique est parfaitement maîtrisé et l'écrivain en joue pour dire son propre chant. On ne trouve plus l'hypercorrection avec des distorsions qui caractérisait les œuvres de la

¹ - Cet exposé reprend des éléments de conférences faites ou d'articles publiés sur cette question depuis 1996 et régulièrement remis à jour, jusqu'en 2003 pour l'année de l'Algérie en France.

première période ; les audaces de composition attestent d'une création littéraire en pleine expansion.

Progressivement le public augmente qu'il soit algérien ou métropolitain. La critique littéraire en devient une médiatrice selon deux grandes tendances : celle d'une approche sympathisante et un peu paternaliste de type psycho-ethnologique ; celle aussi d'une approche plus marquée idéologiquement dans le sens du nationalisme et des luttes de libération. Dans les deux cas, la critique est fortement politique, même lorsqu'elle s'en défend.

En effet, la guerre d'Algérie/guerre de libération est présente et pèse lourdement dans l'approche littéraire que l'on "produise" cette littérature ou qu'on la reçoive. Des genres sont plus visités que d'autres comme dans toute période de violence et de résistance : l'essai, illustré par Frantz Fanon, Mostefa Lacheraf, Malek Haddad, Jean Sénac, entre autres ; la poésie où les textes sont nombreux avec les noms de Bachir Hadj Ali ou de Anna Greki ; le théâtre enfin qui rend visibles les luttes d'un peuple mais qui, aussi, prévient des déviations possibles de l'avenir comme dans les pièces de Kateb Yacine.

Avec l'indépendance s'ouvre une troisième période. Les vingt premières années de l'indépendance sont le théâtre de débats sans fin sur la légitimité d'une littérature en français, langue de l'ex-colonisateur. Ils stérilisent en partie la création et intimident les écrivains. Malek Haddad déclare poser son stylo, Kateb Yacine passe au théâtre en arabe dialectal, Mouloud Mammeri privilégie ses recherches en anthropologie culturelle... Plusieurs écrivains s'exilent et continuent à publier comme Mohammed Dib qui édite, jusqu'à sa disparition, romans, nouvelles, poèmes, textes de théâtre ou Jamel Eddine Bencheikh dont on connaissait quelques nouvelles et poèmes dans des revues ou journaux et qui ne publie son premier recueil qu'en 1981.

Pourtant, les diktats du politique au pays n'avaient heureusement pas empêché l'apparition de nouveaux écrivains : ainsi, 1962 n'a pas constitué l'extinction annoncée de l'expression littéraire algérienne en langue française mais son extension. Et ce, pour plusieurs raisons : le décalage inévitable entre une politique linguistique de formation nouvelle, l'arabisation, et ses effets sur l'écriture littéraire ; la manière même dont a été menée cette politique d'arabisation, sur le principe d'exclusion du français, dans un mouvement de soustraction plutôt que d'enrichissement, — les créateurs y ont répondu en s'exprimant dans la langue qu'ils maîtrisaient le mieux — ; le désir, dans les instances les plus hautes du pays, d'effacer l'Histoire et la mémoire par une sélection drastique : l'arabe classique a voulu s'imposer sans chercher à refondre ses structures, à accueillir les langues dialectales et à dialoguer avec elles, à cohabiter sans complexe avec l'autre langue de la culture écrite et savante qu'était le français. Le bilinguisme algérien, arabe/français, gagné de haute lutte sur une histoire de contraintes et d'impositions, a été montré du doigt comme tare, au lieu d'être apprécié comme ce qu'il était et ce qu'il est, une richesse.

Heureusement, dans et malgré ce débat passionnel et partisan où les questions esthétiques étaient largement oubliées, les écrivains ont néanmoins continué à faire leur travail ! Les "modèles" de modernité leur venaient plus facilement de leurs aînés qui avaient déjà écrit en français et les cahots de la nouvelle politique de formation ne donnaient guère de nouveaux moyens d'expression. Nous venons de voir précédemment que la raison essentielle de l'expression littéraire en français était d'ordre historique. Les écrivains algériens, comme d'autres dans des situations comparables, ont montré que s'ils avaient subi les injonctions de l'Histoire, ils avaient su apprivoiser ses ordres et les plier à leurs rythmes et à leurs sources. Les fruits qu'ils donnent alors à savourer suffisent au désir, à la mémoire et au déploiement symbolique du réel

algérien et de ses espoirs, de ses retours vers le passé aussi. Quelques noms peuvent être cités : Rachid Boudjedra, Tahar Djaout, Yamina Mechakra, Rachid Mimouni, Rabah Belamri, Nabile Farès. En tout état de cause, les littératures algériennes sont, aujourd'hui, vivantes, novatrices et expriment la pluralité identitaire en faisant éclater les frontières étroites et habituellement établies de l'outil linguistique par une esthétique de la bi-partition, c'est-à-dire une esthétique qui déploie et explore les ressources d'au moins deux langues et deux cultures.

On peut considérer qu'une quatrième période s'est ouverte depuis 1993, avec la crise de violence dans laquelle le pays est enlisé. Nous avons vu précédemment que, née à la modernité dans la tension coloniale et prise entre les langues qui se la disputent, la littérature algérienne n'a pu occuper avec sérénité son espace attendu, l'Algérie, après 1962. Suspecte sur son propre territoire, elle n'a pas bénéficié des circuits de diffusion de la critique, des media, de l'édition, de l'enseignement. Sa position de défense et sa mise en accusation ont marqué et marquent ses thématiques dominantes, de même que l'élimination violente de certains de ses représentants : Tahar Djaout, Abderrahmane Chergou, Laâdi Flici, Youcef Sebti, Bakhti Benaouda, Azzedine Medjoubi et Abdelkader Alloula.

Ceux qui écrivaient déjà continuent de le faire comme Mohammed Dib, Jamel Eddine Bencheikh, Mostefa Lacheraf, Rachid Boudjedra, Habib Tengour, Assia Djebar, Myriam Ben, Hawa Djabali. Beaucoup de nouveaux écrivains émergent. Il faudra un peu plus de recul pour apprécier les œuvres littéraires car nombreux sont les témoignages en ces temps de troubles, de violences et d'exils. Mais déjà s'impose une nouvelle génération d'écrivains dont certains ont publié auparavant, au pays, des textes remarquables : Malika Mokeddem, Aïssa Khelladi, Abdelkader Djemai, Nourredine Saadi, Mohamed Kacimi, Feriel Assima, Sadek Aïssat, Maïssa Bey, Ghania Hammadou, Aziz Chouaki, Boualem Sansal.

La littérature algérienne dit, sur tous les modes possibles, sur des tons divers et dans les différents genres littéraires, la complexité des réalités d'une terre et de ses histoires croisées, enchevêtrées, oubliées. D'une façon ou d'une autre, chaque écrivain algérien pourrait reprendre à son compte cette phrase d'Hawa Djabali, écrite en février 1996 : "l'Algérie est blessée, culturellement, quoi que nous écrivions, nous sommes d'Elle et participerons à sa survie."

L'écriture algérienne de ce temps qui est le nôtre, le plus immédiat, relève un défi conséquent : faire acte de création malgré et dans l'actualité. Les romanciers, comme les dramaturges ou les essayistes et, moins directement, les poètes, sont sommés de témoigner du réel sans lâcher la création ! Il faut les suivre dans les sites qu'ils offrent.

Quelques caractéristiques de la littérature algérienne francophone²

Même lorsqu'on s'en tient au genre le plus lu et le mieux connu, le roman et à une langue, le français (que les narrations soient écrites directement dans cette langue ou qu'elles soient traduites), on est face à une matière assez énorme qui nécessite des choix, donc des impasses et des oublis.

Mais il va sans dire que les autres genres littéraires sont largement sollicités par les auteurs contemporains, comme ils l'ont été par ceux des générations précédentes. En effet, comment

² - Certaines remarques sont valables pour les périodes précédentes et pour les œuvres en arabe.

parler de littérature algérienne aujourd'hui sans penser au théâtre dans plusieurs de ses dimensions : la traduction éditée (Actes Sud) des pièces d'Abdelkader Alloula qui ont permis des mises en scène et des lectures de plus en plus nombreuses ; les pièces écrites en son nom propre par le traducteur de celui-ci, Messaoud Benyoucef ; le théâtre, bien connu désormais en France après l'avoir été en Algérie, de Slimane Benaïssa ; les pièces jouées ou radiodiffusées d'Aziz Chouaki ; les pièces, moins connues parce que jouées en Belgique mais qui mériteraient une meilleure diffusion, d'Hawa Djabali. A ces pièces, au sens strict du terme, il faudrait ajouter les adaptations théâtrales de récits, de romans ; les montages poétiques qui offrent un bouquet de textes algériens d'hier et d'aujourd'hui.

Comment parler de littérature algérienne aujourd'hui sans évoquer la poésie : celle des "grands" comme Mohammed Dib, Jean Sénac et Jamel-Eddine Bencheikh mais celle aussi plus récente de Soumya Ammar-Khodja, d'Hamid Tibouchi, d'Habib Tengour, de Tahar Djaout, d'El Mehdi Acherchour et d'autres encore.³

Comment parler de littérature algérienne contemporaine en passant sous silence toute une littérature d'idées et de témoignage qui se manifeste à travers essais, chroniques, mémoires, autobiographies ? Si nous nous en tenons aux sorties les plus récentes, nous évoquerons : *L'imposture des mots* de Yasmina Khadra (Julliard, 2002), *La transe des insoumis* de Malika Mokeddem (Grasset, 2003), *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar (Julliard, 2003), *Chroniques de l'Algérie amère - Algérie 1985-2002* d'Anouar Benmalek (Pauvert, 2003) ?

Et nous savons que cette année 2003 est propice à la sortie de nombreux autres livres qui rendent caduque tout désir d'exhaustivité⁴ ! On peut citer le recueil de nouvelles de Soumya Ammar-Khodja, *Rien ne me manque*, édité aux éditions Le Reflet en janvier 2003. En janvier aussi, les éditions Les Mille et une nuits publient, *L'Algérie des deux rives - 1954-1962, nouvelles de guerre*, sous la direction de Raymond Bozier... Les éditions de l'aube ont édité en mars 2003, sous un titre singulier, *Journal intime et politique, Algérie, 40 ans après*, le journal particulier de cinq écrivains (Maïssa Bey, Mohamed Kacimi, Nourredine Saadi, Boualem Sansal et Leïla Sebbar) en mars 2003. En octobre puis novembre, *Page des Libraires* publiera un dossier spécial « Algérie » parallèlement à la manifestation des Belles Etrangères et la revue *Europe*, un numéro spécial sur l'Algérie culturelle et littéraire, faisant écho aux nombreuses manifestations qui ont été organisées dans les Bibliothèques de la ville de Paris. Comment maîtriser une matière aussi abondante ! On reste d'autant plus surpris de lire sous la plume d'un des plus éminents critiques littéraires du *Monde* : " Les auteurs algériens qu'aura enrichis le passage par le français se comptent sur les doigts d'une main. Kateb Yacine vient en tête. " ⁵

Ce parcours littéraire doit faire mention, même s'il ne s'y attarde pas, de ce que nous appellerons les écrivains de la mouvance " Algérie ". Nous désignons par cette expression celles

³ - La consultation de la revue *Algérie Littérature/Action* offrent des découvertes et des surprises et permet de prendre le pouls de cette poésie multiple en train de s'écrire mais, pas toujours, de se publier ! Trois volumes hors série lui ont été consacrés de 1996 à aujourd'hui.

⁴ - On parle de 450 ouvrages nouveaux parmi lesquels la littérature a une place très importante.

⁵ - Bertrand Poirot-Delpech, " Kateb Yacine : La langue métisse d'une vie écartelée ", *Le Monde* du 5-6 janvier 2003, p.14. Conclusion étonnante après un article pourtant très intéressant où s'est glissée toutefois une autre affirmation regrettable : " Et comment situer à sa juste place le phénomène que ce fut, ce Kabyle nourri de Baudelaire et de Lautréamont, s'appropriant les fulgurances de " l'ennemi ", les ployant au service de sa révolte, de son peuple bâillonné, pris à la gorge ? " Faut-il préciser que Kateb Yacine n'était pas " kabyle " ou alors faut-il considérer tous les Algériens révoltés ou dissidents comme kabyles ?

et ceux pour qui la crise actuelle a relancé ou fait naître un “ désir d’Algérie ” qui s’est traduit par l’écriture de romans. Il faudrait donc évoquer les œuvres de Jean Pélégri et Leïla Sebbar (nourries l’une et l’autre, depuis leur émergence, de l’Algérie) mais aussi d’Hélène Cixous, de Geva Caban, Annie Cohen, Marie-Jeanne Pérez, Tassadit Imache, Azouz Begag, Ahmed Kalouaz, Dominique Le Boucher, Monique Enckell, pour citer les noms les plus frappants. Se dessineraient six ensembles d’œuvres “ satellites ” : les œuvres des Français nés en Algérie et qui y reviennent par l’écriture autrement que leurs aînés, les œuvres des écrivains nés de couples mixtes, les œuvres des “ enfants ” de l’émigration, les œuvres des Français qui ont résidé en Algérie depuis 1962, les œuvres des Français qui ont connu l’Algérie dans les banlieues de France ; les œuvres des Français qui ont connu l’Algérie en guerre et dont les écrits et témoignages se multiplient. Tout cela fait partie d’un patrimoine commun France/Algérie et ne peut être négligé ni par un pays, ni par un autre au même titre que les œuvres du passé des voyageurs ou des résidents en Algérie sont à réintégrer dans ce patrimoine commun : pour préciser, il suffit de donner les noms d’Isabelle Eberhardt, Robert Randau, Albert Camus, Emmanuel Roblès, René-Jean Clot et d’autres encore.

Par ailleurs si le corpus littéraire a pu continuer à s’enrichir, cela ne s’est pas fait dans les meilleures conditions de diffusion par l’édition, la critique littéraire, les media, et l’enseignement, voie royale de diffusion de la littérature. Une histoire de l’édition des romans algériens serait éloquente pour rendre visibles les difficultés des auteurs: c’est presque toujours en dehors du pays qu’ils éditent en français ou en arabe — Paris, Beyrouth, Damas...—. Suspecte pour délit de langue lorsqu’elle s’écrit en français ; suspecte pour délit de norme et de pensée lorsqu’elle s’écrit en arabe ou, plus récemment, en berbère, c’est miracle que la littérature algérienne ait tout de même continué à se constituer. J’abordais déjà cette question dans *l’Avant-propos* de *l’Anthologie de la littérature algérienne* que je publiais en 1990⁶, soulignant le début d’initiatives éditoriales au pays qui faisaient espérer une prise en charge interne de la création littéraire avec toutes ses conséquences : on peut citer, pour mémoire, des éditeurs comme Laphomic, Bouchène, créant leur maison d’édition une fois le monopole d’état remis en cause. Mais à partir de 1992 et surtout dès 1993, les éditeurs algériens marquent le pas et les romanciers sont bien obligés de trouver d’autres espaces de publication. L’édition littéraire suit les fluctuations de la violence au pays.

Ainsi, lorsqu’on passe en revue les œuvres algériennes, on ne pourra s’étonner de constater que la majorité des maisons d’édition soient françaises. Cet accueil est limité à un nombre restreint d’écrivains, de un à trois ou quatre par maison : Grasset (M.Mokeddem, R.Boudjedra), Le Seuil (Aïssa Khelladi, Leïla Marouane), Gallimard (Boualem Sansal, Rabah Belamri, Salim Bachi, Aziz Chouaki), les éditions de l’aube (Maïssa Bey, Karima Berger), Albin Michel (Mohammed Dib, Nourredine Saadi, Assia Djebar), Paris-Méditerranée (Ghania Hammadou, Habib Tengour), J-J.Pauvert (Anouar Benmalek), Michalon (A.Djemai), Julliard (Yasmina Khadra) ; on laissera, pour clore cette liste non exhaustive, L’Harmattan où paraît le meilleur et le pire ! En 2003, il semble que se dessine une reprise, timide, d’édition littéraire au pays avec Barzakh, Casbah Editions, Les éditions Marsa — volet “algérien” de Marsa Editions

⁶ - Christiane Achour, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française – Histoire littéraire et anthologie*, Alger-ENAP et Paris-Bordas, 1990, 320 p. Cf. en particulier les pp.10-12. Cf. aussi l’ouvrage collectif que j’ai dirigé, *Diwan d’inquiétude et d’espoir, La littérature féminine algérienne de langue française*, Alger, ENAG, 1991, 571p., pp. 7 à 9.

“parisien” qui publie la revue collection *Algérie Littérature/Action*, pour citer les lieux éditoriaux qui font une vraie place à la littérature algérienne ancienne et nouvelle.

En effet, l'exemple le plus éloquent de cette reprise de l'initiative éditoriale algérienne est bien la création à Paris, quatre ans après à Alger, de la revue-collection, *Algérie Littérature/Action*—, créée au printemps 1996 et qui, depuis relève le défi qu'elle s'est donnée de faire connaître et de promouvoir la littérature algérienne actuelle dans les deux langues, en publiant une œuvre intégrale inédite dans chaque numéro et de nombreuses créations premières ou courtes (poèmes, nouvelles, contes) et beaucoup d'informations littéraires et culturelles. Elle est incontournable, à l'heure actuelle, pour qui veut véritablement connaître le dynamisme de la littérature algérienne et d'Algérie.⁷

Cette particularité de la littérature algérienne d'être essentiellement éditée ailleurs et surtout en France doit être rappelée pour comprendre qu'elle ne soit pas encore pleinement indépendante du fait de ses circuits commerciaux et éditoriaux. Il est évident, néanmoins, qu'il vaut mieux une littérature en exil que pas de littérature du tout ; une littérature satellisée éditorialement est préférable au silence ! D'autant qu'elle présente des caractéristiques qui la singularise par rapport à la littérature française ou à d'autres littératures francophones. Qu'ils s'écrivent en français ou en arabe, au pays ou en dehors du pays, on trouve des convergences intra et extra-littéraires assez intéressantes : position d'exil d'un grand nombre d'écrivains, relations de contestation au pouvoir souvent similaires, forces sociales en conflit comparables, statut de la femme et mouvement d'émancipation complémentaires, même mémoire de langues à l'intérieur du texte en français, posant autrement, par la gestion linguistique, la fameuse question identitaire ainsi que la distance et la proximité de ces œuvres par rapport à l'espace national et la question religieuse, l'un et l'autre trop souvent confondus dans le discours ambiant. Les écrivains algériens n'ont jamais cessé de porter sur leur propre pratique et sur leur société un regard critique. S'il y a bien eu émergence ou confirmation de courants littéraires diversifiés et complexes, la traduction et l'édition restent encore les parents pauvres ou inexistantes pour une véritable constitution d'une littérature nationale ou, du moins, d'un ensemble homogène.

Le roman aujourd'hui (1992-2002)

Le roman algérien de ces dix dernières années est traversé par de fortes tensions. Les romanciers sont pris entre fiction et témoignage ; ils ne peuvent être entièrement libres : l'actualité est là qui les happe et qui muselle en quelque sorte cette liberté essentielle pour l'écrivain de laisser parler totalement son imaginaire. Conjointement, le vécu fait naître des désirs d'écriture qui ne se seraient pas imposés dans d'autres circonstances. Un des exemples les plus intéressants est celui de cinéastes ou de dramaturges qui publient un roman comme Merzak Allouache, Slimane Benaïssa et Hassan Bouabdellah.⁸

⁷ - Nos notes renverront fréquemment à tel ou tel article de cette revue. Son dépouillement systématique est à faire pour prendre le pouls du roman algérien contemporain avec ses grands écrivains et ses auteurs plus débutants. Notons que la quasi-totalité des romans que nous citons ont été repris, intégralement, dans une collection de poche à Alger, à un prix très abordable.

⁸ - M. Allouache, *Bab-el-Oued*, Seuil, 1995 ; H. Bouabdellah, *L'insurrection des sauterelles*, ALA, Marsa Editions, n°18-19, fév-mars 1998 ; S. Benaïssa, *Les fils de l'amertume*, Plon, 1999 et *La falaise du silence*, Plon, 2001.

Il ne fait pas de doute que l'Algérie a pris un tournant littéraire après 1992. Car lorsqu'on plonge dans le genre dominant, le roman qui s'écrit sous nos yeux, on est frappé par son extrême diversité mais également par des points de convergence qui font le cachet d'un ensemble œuvrant dans le même élan sans lequel il n'est pas de création. Ces romans qui s'écrivent dans une période tragique et complexe, partagent un certain rapport à l'Histoire, Histoire immédiate par rapport à laquelle les écrivains prennent la distance de l'art, échappant au témoignage qui, s'il appartient au vaste champ de l'écriture n'appartient pas à celui de la littérature. Dessinant un univers familier, l'écriture est rarement réductrice ; elle le dépasse par l'imaginaire, le délire parfois, le désir, l'amour, le rêve, la nostalgie d' "Andalousies" perdues. Les périodes sombres de l'Histoire ont pour effet de générer une littérature de qualité, la création se faisant l'antidote de l'absurde alors même que sa thématique insiste lourdement sur l'horreur, le malaise, l'ignoble. Le roman inaugure aussi, durant cette décennie, un rapport moins immédiat à l'Histoire : des périodes plus éloignées dans le temps et l'espace interrogent le présent par des jeux de miroir et par la mise en écriture d'une mémoire dont aucun peuple ne peut se passer sous peine d'amnésie et d'aphasie. Se dessinent aussi des nouvelles approches de l'enfant, de la femme, du couple ; l'espace évoqué enfin déborde les strictes frontières du pays pour s'ouvrir au monde.

S'il faut plus de recul que nous n'en avons pour apprécier les œuvres et dégager les écrivains des simples "auteurs", on peut dire sans se tromper qu'une nouvelle génération s'est déjà imposée et que de nombreux noms sont à suivre. Aussi peut-on essayer de privilégier une nouvelle génération ou des écrivains qui offrent un roman plus apte à dire ce qu'ils ont à dire que l'écriture jusque là élue plutôt que de revenir sur les plus connus dont les études critiques font, à juste titre, leur nourriture : Assia Djebar, Rachid Boudjedra, Rabah Belamri, Tahar Djaout, Mostefa Lacheraf, Rachid Mimouni, Habib Tengour, en particulier.

Un hommage néanmoins s'impose pour le doyen incontesté du roman et de la littérature algériennes dont la vie s'est achevée au début du mois de mai de cette année 2003 : Mohammed Dib, Grand Prix de la Francophonie de l'Académie française, Grand Prix de la Ville de Paris. En Algérie dans sa ville natale, une Fondation porte désormais son nom. A lui seul, il pourrait constituer le blason de la décennie avec *L'Infante maure* (Albin Michel, 1994) qui clôt le cycle nordique, ouvert avec *Les Terrasses d'Orsol* en 1985 et qui a offert à la littérature universelle un de ses plus beaux romans, en 1989, avec *Le Sommeil d'Eve* ; avec un roman qui marque son retour vers l'Algérie, *Si Diable veut* (1998), retour amorcé déjà par son recueil de nouvelles, *La Nuit sauvage* en 1995 et continué avec l'autre recueil édité en 2002, *Comme un bruit d'abeilles*. *Si Diable veut* se présente comme une fable fantastique dont la lecture la plus immédiate renvoie à la situation actuelle mais la transcende. Il raconte le retour au pays d'un jeune émigré, Ymran, plein de naïveté et d'ignorance. Le roman se termine par l'attaque du village par une meute de chiens sauvages. "La vie est devenue une fable insensée dans un monde voué à l'abomination" énonce un des personnages. En 1998, il publiait aussi *L'arbre à dire* (Albin Michel), recueil empruntant à tous les genres narratifs. On peut y lire : " Malgré toutes les vicissitudes auxquelles il nous expose, l'exil nous fait en même temps moins étrangers au monde, ses chemins sont, dans la mesure où nous le voulons, les plus sûrs à nous mener vers l'Autre, notre semblable. Et à l'extrême de la voie qu'il ménage à la différence peut se révéler une porte ouverte à telle forme de résurrection ". Trois derniers ouvrages, édités en 2003, marquent la clôture définitive de cette œuvre.

On peut constater que, quel que soit son mode d'expression linguistique, le roman, comme les autres genres littéraires, joue sur trois références majeures que l'on retrouve, peu ou prou, dans toutes les créations : la civilisation arabo-musulmane, la culture berbéro-maghrébine et l'histoire conflictuelle et interculturelle France-Algérie.

Pourquoi avoir choisi le roman ? Simplement parce que c'est le genre le plus lu, celui qui a les suffrages du plus grand nombre de lecteurs qui y cherchent des réponses aux questions qu'ils se posent et qu'ils ne trouvent ni dans les articles de presse, ni dans les essais, ni dans les discours politiques. Italo Calvino écrivait : "Durant les périodes d'oppression, l'écrivain qui veut donner une forme claire à sa pensée l'exprime au moyen de fables."⁹ Cette affirmation fait écho à la position du lecteur que nous venons d'évoquer : l'écrivain lui-même trouve dans le roman — terme auquel nous laisserons une acception assez large, désignant toute narration qui emprunte les voies de la fiction ou de l'auto-fiction —, un lieu pour symboliser ou exprimer sa propre vision des choses. Des romancières le disent très clairement dans une prise de position sur les raisons de leur recours à l'écriture romanesque.¹⁰ Pour sa part, Jamel-Eddine Bencheikh, plus connu comme poète que comme romancier, déclarait à la sortie de son roman : "C'est à partir de 1992 que j'ai repris et achevé *Rose noire* sous la pression des massacres perpétrés en Algérie. La poésie accueille le cri et s'y épuise, il me fallait un autre registre pour plonger dans le tourment."¹¹

Pour cette évocation des romans les plus marquants de ces dix dernières années, plusieurs entrées étaient possibles dont deux essentielles : celles des choix génériques, celle des choix thématiques.

Dans l'étiquette un peu fourre-tout de "roman", on trouve, en effet, des fictions autobiographiques, des romans-contes, des romans d'actualité assez classiques, des fictions-enquêtes, des romans-reportage, des romans historiques. Du côté des thématiques, on a tendance à penser que le récit des violences qui font de l'Algérie actuelle un théâtre de sang et de larmes est le souci majeur de tous les romanciers : or la lecture des romans montre que, si elle est toujours présente, cette violence est souvent médiatisée par le détour dans le passé, par le détour par le conte ou la légende, par d'autres matériaux ou techniques d'écriture que le récit de l'histoire immédiate telle que la racontent les journalistes. Le retour à une mémoire ancienne n'exclut pas l'évocation de la violence d'aujourd'hui, ni la fiction personnelle, la prise en charge du collectif.

Les romanciers puisent aussi dans d'autres pays, dans d'autres réalités historiques. Ils parlent de la confrontation et de la coexistence du féminin et du masculin, ils disent l'amour, la haine, la mort. Ils racontent une société où l'islam est présent mais où il ne réduit pas toute question à sa "simple" équation. On sort de leur lecture, habité par d'innombrables personnages qui composent cette "Mosaique Algérie" où chaque élément a son autonomie mais qui, ajustés les uns aux autres, dessinent cette fresque déroutante, complexe, contradictoire et vivante.

⁹ - Mise en exergue par N. Saadi pour son premier roman, *Dieu-le-fit*, Albin Michel, 1997.

¹⁰ - " Entre urgence et création : Hawa Djabali et Leïla Rezzoug ", *Algérie Littérature/Action* (désormais : *ALA*), n°15-16, nov-déc.1997, pp.227-230.

¹¹ - " *Rose noire sans parfum* de J-E.Bencheikh – Lecture et entretien " par C. Chaulet-Achour, *ALA*, n°17, janv.98, p.50.

Il y a de très nombreux romans à lire, il nous a donc semblé préférable de donner quelques pistes de lectures sur des œuvres sur lesquelles nous voulons attirer l'attention, en laissant plutôt de côté les écrivains déjà très médiatisés et étudiés.

ROMAN D'ACTUALITE¹²

*** roman itinéraire ou roman-reportage :**

Sadek Aïssat [*L'année des chiens*, Paris, Anne Carrière, 1996], Malika Allel [*Ils ont peur de l'amour, mes sœurs*, Marsa Editions, 2001], Ferial Assima [*Une femme à Alger, Chronique d'un désastre*, Paris, Arléa, 1995 et *Rhoulem ou le sexe des anges*, Arléa, 1996], Salim Bachi [*Le chien d'Ulysse*, Gallimard, 2001], Abdelhamid Benhadouga [*Je rêve d'un monde...*, Marsa Editions, 1997], Anouar Benmalek [*Les amants désunis*, Pauvert, 1998], Karima Berger [*La chair et le rôdeur*, Ed. de l'Aube, 2002], Maïssa Bey, [*Au commencement était la mer*, Marsa Editions, 1996 et *Cette fille-là*, Ed. de l'Aube, 2002], Rachid Boudjedra [*Timimoun*, Denoël, 1994, *La vie à l'endroit*, Grasset, 1997 et *Fascination*, Grasset, 2000], Fayçal Chehat [*Hommes perdus au pays du cul du diable*, Paris-Méditerranée, 2000], Aziz Chouaki [*L'Etoile d'Alger*, Marsa Editions, 1997, *Les Oranges*, éd. Les Mille et une nuits, 1998 et *Aigle*, Gallimard, 2001], Mohammed Dib, [*Si Diable veut*, Albin Michel, 1998], Hawa Djabali [*Glaise rouge*, Marsa éditions, 1998] Ghania Hammadou [*Le premier jour d'éternité*, Marsa Editions, 1997], Aïssa Khelladi, [*Peurs et mensonges*, Marsa Editions, 1996, rééd. au Seuil en 1999, *Rose d'abîme*, Seuil, 1998, *Spoliation*, Marsa Editions, 1998], Waciny Larej [*La Gardienne des ombres*, Marsa Editions, 1996 et *Le miroir des aveugles*, Lyon, Ed. Golias, 1998], Salima Ghezali [*Les amants de Shahrzade*, Editions de l'aube, 1999], Rachid Mimouni [*La Malédiction*, Stock, 1993], Malika Mokeddem [*Le siècle des sauterelles*, Ramsay, 1992, *Des rêves et des assassins*, Grasset, 1994 et *La nuit de la Lézarde*, Grasset, 1997], Achour Ouamara [*Il était trois fois...*, Marsa Editions, 1998], Nourredine Saadi, [*Dieu-le-fit*, Albin Michel, 1998], Mohamed Sari, [*Le Labyrinthe*, Marsa Editions, 2000].¹³

*** l'enquête-fiction :**

Abdelkader Djemaï [*Un Été de cendres*, Michalon, 1994, *Sable rouge*, Michalon, 1996, *31, rue de l'Aigle*, Michalon, 1999], Mohamed Kacimi El Hassani, [*Le Jour dernier*, Stock, 1995], Yasmina Khadra, [la série des commissaires Llob (Ed. Baleine), *Les Agneaux du seigneur, Julliard, 1998* et *A quoi rêvent les loups?*, Julliard, 1999], Boualem Sansal [*Le Serment des barbares*, Gallimard, 1999 et *L'enfant fou de l'arbre creux*, Gallimard, 2000].

ROMAN D'AILLEURS

Anouar Benmalek [*L'Amour-loup*, L'Harmattan 1994 et Pauvert, 2002, *L'Enfant du peuple ancien*, Pauvert, 2000], Mohammed Dib [*L'Infante maure*, Albin Michel, 1994], Habib Tengour [*Le poisson de Moïse*, Paris Méditerranée, 2002], Yasmina Khadra [*Les Hirondelles de Kaboul*, Julliard, 2002].

¹² - Nous proposons un classement par ordre alphabétique dans chaque catégorie de roman déterminée. Classement qui demanderait à être affiné dès que l'on s'intéresse à une œuvre particulière. Il a le mérite de dégager l'extrême importance quantitative qu'ont les romans d'actualité.

¹³ - Benhadouga, Larej, Ahlam Mosteghanemi et Sari sont des romanciers traduits de l'arabe.

ROMAN D'HISTOIRE

* *l'auto-fiction* :

Rabah Belamri [*Chronique du temps de l'innocence*, Gallimard, "Haute enfance", 1996], Karima Berger [*L'enfant des deux mondes*, Ed. de l'Aube, 1998], Djilali Bencheikh [*Mon ennemi, mon frère*, Séguier, 1999], Nina Bouraoui [*Le jour du séisme*, Stock, 1999 et *Garçon manqué*, Stock, 2001], Assia Djébar [*Vaste est la prison*, Albin Michel, 1995 et *Les Nuits de Strasbourg*, Actes Sud, 1997], Leïla Marouane [*La fille de la Casbah*, Julliard, 1996], Malika Mokeddem [*L'Interdite*, Grasset, 1995, *Les Hommes qui marchent*, rééd. Grasset, 1997, *N'Zid*, Le Seuil, 2001, *La Transe des insoumis*, Grasset, 2003], Ahlam Mosteghanemi [*Mémoires de la chair*, trad. de l'arabe, Albin Michel, 2002], Ahmed Zitouni [*Une difficile fin de moi*, Paris, Le Cherche-midi, 1998], Maïssa Bey [*Entendez-vous dans les montagnes...*, éd. de l'Aube et éd. Barzakh, 2002].

* *fresque historique* :

Jamel-Eddine Bencheikh [*Rose noire sans parfum*, Stock, 1998], Assia Djebbar [*La femme sans sépulture*, Albin Michel, 2002], Nabile Farès [*Le miroir de Cordoue*, L'Harmattan, 1996], Yamina Mechakra, [*Arris*, Marsa Editions, 1999], Nourredine Saadi, [*La Maison de lumière*, Albin Michel, 2001], Djamel Souidi [*Amastan Sanhaji. Un prince dans le Maghreb de l'an Mil*, Casbah éditions, 2002].

Une quarantaine de romancières et romanciers (13 et 24) pour une soixantaine d'œuvres sont retenus ici, sur une centaine d'auteurs qui écrivent des romans. Si l'ordre chronologique avait été préféré à l'ordre alphabétique, un "trou" de deux à trois années serait apparu au début de notre période, correspondant aux années de disparition et de dispersion ; trou que l'examen d'autres expressions littéraires que le roman pourrait en partie combler. On constate que les romans les plus nombreux ont pour toile de fond l'actualité : la simple lecture des titres est déjà assez révélatrice. En règle générale, de facture assez classique, ils choisissent un personnage pour éclairer les réactions de la société algérienne dans la séquence qu'elle est en train de vivre, chacun choisissant un angle d'attaque, un groupe ou une classe sociale avec une prédilection pour les classes populaires dans le désir de comprendre pourquoi tant de jeunes ont suivi la mouvance islamiste. Les écritures sont majoritairement réalistes mais peuvent aussi suivre les voies du conte, de la fable ou d'un mélange de genres inédits. Quelques romans algériens choisissent comme "décor" un autre pays que l'Algérie ou la France. Cette tendance nouvelle — que l'on retrouve aussi dans des œuvres de débutants —, est à souligner car elle regroupe des œuvres de premier plan avec la Finlande dans le roman de Dib mais aussi la Palestine et l'Australie avec Anouar Benmalek et l'Afghanistan avec Habib Tengour et Yasmina Khadra. L'auto-fiction est toujours très présente et on ne peut s'étonner que les femmes y aient une place de choix. Enfin, le roman historique ou la fresque historique — genre peu fréquenté jusque là —, commence à être illustré par des œuvres majeures. L'évocation de la guerre de libération nationale en tant que telle ne fait plus l'objet de fictions sauf pour Assia Djébar avec son dernier roman. Lorsqu'elle est intégrée aux œuvres, c'est toujours dans un rapport très critique et même iconoclaste, l'exemple le plus bouleversant se trouvant dans *Rose d'abîme* d'Aïssa Khelladi ou dans les romans de Boualem Sansal, par exemple.

Dans cette période où l'Histoire est souvent falsifiée ou aveugle parce que trop proche encore et pas assez distancée, les romancières et les romanciers tentent toutes et tous, aussi

diversifiés que soient leurs choix, de nourrir l'interrogation sur l'Histoire et la mémoire, sur les écueils de la société actuelle, sur les espoirs d'une construction plurielle et ouverte. En cela le roman algérien brasse, comme tous les romans à travers le monde, les questions encore en suspens que les êtres humains se posent sur leur devenir. Ne répondant pas par un discours de certitudes mais par une écriture du symbole et d'images fortes, il convie à la recherche et à l'acceptation de l'hétérogène.

Au niveau historique, il est évident que les fractures que vit l'Algérie depuis 1992 sont au premier plan. Une étude serait à mener sur la façon dont, de roman en roman, peut s'écrire l'histoire événementielle et sociale de ces dix années algériennes. Chacun(e) choisit ses événements, ses lieux, ses personnages pour essayer de comprendre. Nous venons de noter que reviennent plus souvent les milieux populaires pour approcher le sens de la séduction exercée par l'islamisme. Mais beaucoup mettent aussi en scène des femmes et des hommes qui ont voulu s'inscrire dans la modernité en toute algérianité non réduite à l'islamité. Toutefois, les romancières et romanciers n'écrivent pas le nez sur le présent : ils le mettent en perspective soit par rapport à la période coloniale et à la guerre de libération, soit en revenant sur les années depuis l'indépendance. Ce va-et-vient est sans concession et continue une tradition de lucidité qui a toujours été celle des romans algériens majeurs. La guerre de libération nationale qui avait été, jusque dans les années 80, le passage obligé de presque toutes les narrations, s'éloigne tout à fait en tant que thématique dominante. Le passé colonial est sondé avec acuité et les années "françaises" de l'Algérie ne sont plus seulement appréciées comme négatives, sans aucune justification du fait colonial. Remontant plus loin dans l'histoire de la civilisation maghrébine et arabo-musulmane, certains romanciers osent bousculer les lieux communs et inscrire une interrogation au cœur de "nos" valeurs "nationales" et "ancestrales".

Au niveau géographique, si Alger est privilégiée, toute la carte de l'Algérie défile d'œuvre en œuvre. Il y aurait aussi à écrire une belle étude de la géopoétique du roman. Au niveau des références culturelles, linguistiques, religieuses, aucun monolithisme, aucune univocité : chaque créateur arrive dans l'arène avec ses propres vivres, hétéroclites, à la mesure de la diversité qui a présidé aux destinées algériennes.

ALPHABET LITTÉRAIRE (sélection) Romans, nouvelles

A

Habib Ayoub, (pseudonyme d'Abdelaziz Benmahdjoub) a publié aux éditions Barzakh à Alger en 2002, un récit et des nouvelles qui ne laissent pas indifférent : *L'œil du désert* et *C'était la guerre, nouvelles*. On est frappé, dès la première lecture, par une langue sûre de ses moyens et de ses effets, d'un humour ou plus souvent encore d'une causticité qui pousse jusqu'à l'absurde les situations qu'elle a enclenchées. On ne peut oublier la première nouvelle, "Chasse à l'Iguanodon de Barbarie" : les jeux de langue et d'humour y sont tellement constants que ce n'est pas l'histoire elle-même qui vaut le résumé mais la manière dont elle est racontée. "L'iguanodon de Barbarie est un reptile dinosaurien du crétaïque : survivant des âges obscurs, il présente un air de famille avec le diplodocus à tête chauve. Animal à station debout, sa longueur est de soixante quinze centimètres sans la queue. Hauteur au garrot : cent cinquante centimètres. Râblé et rapide, il se distingue de ceux de son espèce plus au nord, celle des géants d'Europe –espèce aujourd'hui complètement éteinte-, par une férocité sans limites, d'où le diction : "cruel comme un Iguanodon de Barbarie", ou "Cruel comme un IB"; d'où également, l'expression largement répandue pour parler des tyrans des mers du sud : "Tel sultan, tel prince, est cruel comme un IB", expression qui a fini par devenir "Un Tel est CIB", puis, plus couramment : "Vous êtes réellement CIB", cette dernière variante n'étant toutefois usitée qu'entre familiers, et notamment, entre amants sur le point de se séparer." Ainsi, durant une soixantaine de pages, le narrateur, un journaliste-témoin (personnage bien familier de la narration algérienne aujourd'hui) fait vivre un climat de violence et de répression dans un récit de chasse plein d'anachronismes et de farces grotesques.

Les quatre nouvelles suivantes, plus courtes, gardent toutes ce cachet d'étrangeté et de cocasserie, de virulence dans un gant de velours qui en fait la force et la nouveauté.

Le titre du roman de **Malika Allel** : *Ils ont peur de l'amour, mes sœurs*, (Marsa éditions, Paris, 2001), reprise d'un message écrit à la main dans la poussière d'une vitre, est bien la clé du texte, incipit qui développe la suite du roman dont il oriente la lecture. Le récit se compose de deux parties égales reliées entre elles par la présence de personnages présents dans l'une et l'autre mais n'y occupant pas la même place. Ainsi la première se construit autour de Dounia, une jeune femme qui s'est libérée des nombreux interdits mis en place par une société frileuse, effrayée par l'amour et ses manifestations. Elle vit une passion intense avec El Hedi, marié à Hawa autour de laquelle s'organise la deuxième partie. D'un côté, une jeune femme libre, vivant pleinement un amour dont la description est d'une grande audace et d'une grande beauté, de l'autre, une autre jeune femme abandonnée et d'abord prise dans le séisme que représente pour elle la double vie de son mari.

L'originalité de l'œuvre tient à cette relation croisée qui relie en deux points le parcours des deux femmes sans que jamais elles ne se rencontrent. Le lien entre elles est assuré par deux hommes, l'amant de l'une qui est le mari de l'autre, l'ami de la première, Jean qu'on appelle aussi Mouhoub, vers lequel elle se dirige quand l'oppressent trop de tensions et qu'elle aspire à la tendresse. Hawa rencontre Jean au cœur de l'émeute où elle se trouve prise, quand, écrasée de douleur et de colère, elle décide d'affronter la vie et la rue. Chez lui, comme apprivoisée elle se détend et le roman se clôt sur la certitude qu'elle reviendra près de lui.

Si elle n'est pas d'égale force d'un bout à l'autre, l'œuvre est attachante par l'entrelacement des voix narratives et par son aptitude à rendre aussi bien le chant du désir et de la volupté que la souffrance déchirante de l'abandon.

A lire aussi : Bouabdellah Adda, Sadek Aïssat, Saïd Amadis, Soumya Ammar-Khodja, Feriel Assima.

B

Le titre choisi par **Salim Bachi** pour son premier roman, *Le chien d'Ulysse*, (Gallimard, 2001) ouvre sur des espaces inhabituels et nous interpelle par cette référence à la culture grecque, très présente dans le récit et le lien qu'elle peut entretenir avec un ouvrage écrit en 2001 et dont le narrateur nous promène dans une Cyrtha que son nom, son rocher et ses ravins permettraient de confondre avec Constantine si elle ne déboulait sur la mer.

Dans ce roman où la description de la ville omniprésente a parfois des accents katébiens – “...ville insoumise, indomptable, cité en construction et pourtant ruinée, Cyrtha...” - le narrateur, un jeune étudiant, déambule dans les rues et nous livre ses réflexions. A sa voix, s'en ajoutent d'autres, celle de Seïf, déroulant son histoire de jeune homme abandonnant ses études pour s'engager dans la police et, depuis ses “exploits”, en quête de rédemption, celle surtout de Hamid Kaïm, le journaliste, racontant des voyages fabuleux faits en compagnie de son ami Ali Khan, professeur de littérature, voyages peut-être rêvés, l'écriture jouant à brouiller les pistes, racontant puis s'interrogeant sur la véracité du récit, comme elle joue à multiplier les clins d'œil au lecteur, convoquant Rimbaud et *Le bateau ivre*, Apollinaire et son “onde mauvaise à boire”, Kateb, très souvent, Nerval, le narrateur se qualifiant de “veuf et ténébreux”... jeu intertextuel, parfaitement maîtrisé, sans aucune affectation. La légèreté que peuvent donner au texte ces multiples jeux n'en masque cependant jamais la gravité pas plus que n'est masquée l'horreur d'une violence bien partagée entre les clans par la poésie des voyages fantastiques du journaliste hanté, comme le narrateur par le personnage d'Ulysse que, sous l'effet de l'opium, il voit, vieil homme retrouvant son chien Argos et racontant en quelques phrases la guerre de Troie et le retour.

L'écriture, avec l'inscription de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, élargissant le champ intertextuel, dessine les contours de la quête du journaliste, mise en abîme et reprise à son compte par le narrateur. Les récits de Kaïm engendrent l'errance du narrateur et, dit-il, l'impossibilité de retrouver le chemin d'Ithaque confondu avec Cyrtha.

Jamel-Eddine Bencheikh, plus connu comme poète que comme romancier, déclarait à la sortie de son roman, *Rose noire sans parfum* (Stock, 1998) : “C'est à partir de 1992 que j'ai repris et achevé *Rose noire* sous la pression des massacres perpétrés en Algérie. La poésie accueille le cri et s'y épuise, il me fallait un autre registre pour plonger dans le tourment.” La fable a pour sujet un fait historique, la tentative, au IX^es. de notre ère, de prise de pouvoir contre l'empire de Bagdad d'un certain 'Alî fils de Yahya s'appuyant sur les Zandjs, les esclaves noirs asséchant les marais du Bas Euphrate. La chronique historique est le socle du roman mais elle implose par le jeu de voix qui habitent le texte. Voix des esclaves en prélude puis celle du Régent quand tout est accompli et que la révolte est écrasée. Entre les deux et sur la plus grande partie du roman, deux autres “je” se disputent l'espace romanesque. Le second “je”, celui du poète-chroniqueur s'effaçant parfois dans une énonciation plus érudite que lyrique. Le premier “je” est, bien sûr, celui du Maître des Zandjs et dans un mouvement poétique (et non réaliste), il se demande qui est cette voix qui le poursuit dans le récit, qui lui “fait la guerre” dans le roman : “Qui est-il celui-là qui me suit depuis des années, du Bahrein jusqu'à Bassora, jour après jour, mois après mois, à me fouiller, à se plonger dans les chroniques, à voler mes pensées, à se glisser dans ma tête, dans celle du régent, celle de son fils, à bondir de l'une à l'autre ?” C'est cette tension entre érudition et poésie, entre savoir et imaginaire qui fait le prix de *Rose noire* dont le dénouement, faisant fi de l'information historique, offre au Maître des Zandjs une mort où sa “passion” se confond avec celle du poète, désespéré du monde et pourtant traceur d'avenir : “Je suis le poète martyr... qui gît dans le sang des siens... Mon visage saigne de haine féconde... Je suis déjà mort puisque vous me jetez dans l'oubli, moi qui voulais inventer l'avenir... Je n'ai qu'un destin, celui de l'absolu qui veille.”

Les amants désunis d'**Anouar Benmalek** (Calmann-Lévy, 1998) est le récit de la passion qui lie deux êtres, que tout aurait dû séparer, Anna, artiste de cirque et Nassreddine, un chaouï originaire d'un douar perdu. Trois guerres servent d'arrière-plan à cette histoire tourmentée : celle de 1939 qui met fin à l'enfance d'Anna, celle de 1954 avec son cortège de tortures, de trahisons, de représailles et, culminant dans l'horreur et l'absurde, celle, non close encore, qui ravage le pays depuis plus d'une décennie. La présence constante de la guerre, le poids qu'elle exerce sur la vie des personnages, la transforme en destin. Elle défait l'amour qui s'est noué entre les deux personnages et le retisse dans une horreur qui fait écho à la première : Nassreddine, arrêté en pleine guerre, parle sous la torture ; en représailles, sa mère et ses deux enfants sont exécutés tandis que sa femme donnée pour folle, a disparu. Quarante ans plus tard, revenue en Algérie pour retrouver la tombe de ses enfants, elle envoie, comme une bouteille à la mer, un message à son mari, au douar de son enfance.

Dans le premier désastre, la séparation brise leur existence, dans le second – dont on ne saurait dire, cependant, qu'il est comparable au premier d'où aurait dû émerger un monde plus juste et plus fraternel – dans ce deuxième, par une de ses ruses dont elle a le secret, la vie les réunit, contre toute attente, contre toute logique, faisant triompher l'amour de tout ce qui le nie et le tue, l'intolérance, la violence et la folie des hommes. Alors, le monde s'éclaire un peu de cette passion comme l'éclaire, en certains points du texte, la beauté celle d'Alger, celle des hauts plateaux, celle d'une nature qui émeut, malgré son indifférence, les personnages et le lecteur.

Avec *L'Enfant du peuple ancien* (Pauvert, 2000), L'intention première du romancier était de construire une fiction autour d'un couple formé d'un Algérien et d'une Française, déportés en Nouvelle Calédonie, après les répressions de 1871. Mais son projet a été dévié lorsqu'il a découvert le génocide de Tasmanie à cette même époque. C'est donc le dernier des Aborigènes qui devient un des trois personnages du roman, les deux autres étant Kader et Lislei, deux déportés évadés qui trouvent sur le bateau de leur passage, Tridarir, cet enfant, enfermé dans une cage. La première partie du roman leur est consacrée pour éclairer leur passé et comprendre ce qu'ils font sur le bateau de déportation qui vogue vers la Nouvelle Calédonie. La seconde partie est consacrée à l'enfant dont le lecteur est rendu complice. Un récit antérieur le dote de la complexité de tout personnage romanesque : un passé, une famille, un lieu de vie, des brimades et des joies, un projet. Des chasseurs ont attrapé les parents et Tridarir, caché, a assisté à leur dépeçage (ce n'est pas une métaphore) ; il est pris à son tour. Après sa capture, c'est toujours sa vision des choses qui est transmise au lecteur. Ainsi les Blancs sont limités à leurs répliques, à leurs gestes et actes alors que la complicité s'instaure avec l'enfant terrorisé. Devant les visages massacrés et conservés dans le sel de ses parents, il a "appris" à pleurer à l'intérieur de lui-même et s'est efforcé de retrouver les chants sacrés.

Ce n'est qu'à la moitié du roman que Lislei et Kader découvrent l'enfant et après péripéties et hésitations, l'adoptent. S'ils apprennent à l'aimer, ils ne le comprendront jamais complètement. Tridarir demeure pour eux une énigme parce qu'ils ne partagent pas les mêmes références ; seule leur humanité commune les sauve de l'innommable. En effet Tridarir, dépositaire à travers la mémoire de ses parents, de la mémoire de son peuple, refait les chemins des Rêves pour que sa terre ne disparaisse pas. Il n'entraîne pas ses "parents" adoptifs dans cette complicité culturelle-là. Demeurent toujours une inaccessibilité des êtres et des zones d'ombre qui n'entravent pourtant pas le respect humain. C'est une utopie autour de l'enfant "sauvage" que crée A.Benmalek en inventant cette famille métisse qui ne tente pas de syncrétisme mais qui, par amour, exerce sa tolérance.

Après un premier récit autobiographique, *L'Enfant des deux mondes*, (éd. de l'aube, 1998), **Karima Berger** a publié aux mêmes éditions en 2001, *La chair et le rôdeur*. Beau récit à l'écriture très concertée où les deux guerres d'Algérie s'entremêlent à travers la rencontre de hasard, dans un village des Corbières, d'une jeune femme, Yemna, réfugiée dans la maison d'amis pour se remettre de la violence de son pays, l'Algérie, jamais nommée mais aisément identifiable et André Fressart, homme à jamais traumatisé par la mort de son frère pendant la guerre de libération nationale dans l'attentat du Casino de la Corniche provoqué par une bombe déposée par une femme. L'idée qui construit le scénario narratif est déjà intéressante puisqu'elle interroge deux violences distantes l'une de l'autre toujours " en travail " au-

delà de l'événement et dont la narratrice tisse les correspondances ; mais c'est surtout l'attention à l'écriture qui fait de cette marche lente et parsemée de chemins de traverse – la photo de celle qu'on a appelé " la Piéta " algérienne et qui inspire la main artiste de Yemna, la mort du bébé d'Hélène, le figement de la mère d'André, la bonté hospitalière de Yolande...- une pénétration par tous nos pores de lecteur de l'insondable de la mémoire de la violence qui colle à la peau au point de ne jamais savoir le moment où tout basculera.

Maïssa Bey s'affirme, de plus en plus sûrement, comme une des romancières majeures de cette décennie avec l'édition de son cinquième livre en septembre 2002, *Entendez-vous dans les montagnes...*, édité conjointement aux éditions de l'aube et aux éditions Barzakh en France et en Algérie. Ce dernier récit, sorte d'auto-fiction, est une performance littéraire et psychologique puisque, dans une forme qu'elle invente, Maïssa Bey réussit à faire revivre les derniers instants de son père dans la conscience silencieuse d'un ancien appelé qui a pu participer à sa torture, évocation provoquée par la présence d'une femme qu'il rencontre dans un train qui se dirige vers le Sud de la France.

Elle a publié, après son premier roman, un recueil de nouvelles, *Nouvelles d'Algérie* (Grasset, 1998, Prix de la Société des gens de lettres) : dix textes forment cet ensemble avec une courte préface de l'écrivaine expliquant son projet. Les femmes sont au centre de ce recueil. La petite fille court et sait, sans vouloir se l'avouer, qu'un cataclysme s'est abattu sur la famille avec l'assassinat du père ; Assia est veuve et s'interroge sur son refus de sortir avec son époux, le jour même où il était attendu par ses meurtriers ; la tante et la sœur de Sofiane campent pour nous ce jeune adolescent abattu, « dangereux terroriste », selon les forces de l'ordre ; la jeune fille, atteinte au plus profond de son corps, ne peut plus expulser la souillure et avale les mots indicibles ; insurmontable nausée de Hanya au repas entre amis où l'on parle de tout sauf de la situation du pays ; détente avec le savoureux langage à double sens de la marieuse « conseillant » le vieux cheikh qui veut épouser une jeune « gazelle » ; danse de liberté et de mort consentie de celle qui s'anime quand « il » s'en va. Femmes omniprésentes. Adolescents aussi, pleins de contradictions, de peur et de violence : deux pages saisissantes d'un jeune intégriste en train d'égorger une jeune fille, au cœur du recueil, restent à jamais imprimées dans notre sensibilité.

Cette fille-là (Editions de l'aube, 2001), son second roman, a été couronné par le prix Marguerite Audoux et comme le dernier récit, a été l'objet d'une adaptation théâtrale par Jocelyne Carmichael à Montpellier, *Filles du silence* ; la pièce a été donnée devant un public très nombreux, dans quatre villes algériennes en avril 2003 (Annaba, Alger, Oran et Sidi Bel Abbès). L'art de Maïssa Bey est de faire accepter d'aller jusqu'au bout de la lecture des vies de femmes qu'une narratrice raconte, Malika, la plus révoltée et celle aussi qui a fait des études, écrit et recueille les récits de ses compagnes, Malika, la bâtarde, *Farkha*. Le roman n'est ni une plainte misérabiliste, ni une complaisance à décrire neuf vies de réprouvées dans une maison sordide, " ni maison de retraite, ni asile, ni hospice. Tout cela à la fois. Etablissement fourre-tout ". Il est droit à l'expression et devoir de faire entendre. Il dépasse le témoignage par une écriture qui sonde le plus intime des femmes. Car *Cette fille-là* n'est pas une autobiographie masquée mais l'art de la romancière pousse si loin l'expression des désarrois, des volontés de vivre envers et contre tous, des contraintes quotidiennes que vivent les femmes, que nombreuses sont celles qui, même en ayant une vie moins rude, retrouvent des vérités familiales. Les romancières algériennes ont toutes parlé des femmes. Aucune jusque là n'était parvenue à s'impliquer aussi essentiellement dans l'art de dire le malheur d'être femme en pays de patriarcat. C'est le sens qu'on peut donner à l'expression de Maïssa Bey : écrire est prendre " un risque vital ".

Dès le titre du roman de **Nina Bouraoui**, *Garçon manqué*, (Paris, Stock, 2000) s'installent la contradiction et l'ambiguïté, figures centrales du roman qui décrit la difficile conciliation des contraires dans des sociétés que perturbe la différence. La dualité constitutive du personnage - algérienne par son père, française par sa mère, se manifeste jusque sur le plan sexuel, la narratrice se faisant souvent passer pour un garçon, " mensonge ", comme elle l'écrit, qui lui permet de transformer le regard des hommes, la protège et l'installe dans l'incertitude : " Française ? Algérienne ? Fille ? Garçon ? ". Une écriture haletante et dense, sait dire avec force et sobriété la passion pour une terre dont déjà *Le Jour du séisme*

(Stock, 1999) disait la très grande beauté, pour des êtres, aussi bien que la blessure d'un racisme ordinaire et imbécile.

À lire aussi : Fatima Bakhaï, Azouz Begag, Rabah Belamri, Souâd Belhaddad, Mohamed Ben Belkahla, Myriam Ben, Slimane Benaïssa, Djilali Bencheikh, Madjid Ben Chikh, Latifa Benmansour, Reda Bensmaïa, Fatiha Berezak, Y.B., Hassan Bouabdellah, Rachid Boudjedra.

C

Aziz Chouaki, *L'Etoile d'Alger* (Marsa Editions, n°14 *d'Algérie Littérature/Action*, 1997, 151p. rééd., Alger, 2000 ; rééd. Balland, 2002.) Ce roman fait découvrir toute une génération de jeunes Algérois d'aujourd'hui autour de son héros, Moussa, chanteur kabyle qui rêve de devenir aussi célèbre que Michael Jackson. Il réalise presque ce rêve lorsque les événements se précipitent : Alger bascule, les amis partent et Moussa descend lentement vers le gouffre pour être récupéré par les "frères" et trouver à réinvestir sa soif d'absolu dans un tout autre registre. Le style nouveau d'Aziz Chouaki fait entendre la saveur du parler populaire algérois et le désarroi de jeunes à la recherche de références. L'année suivante, le même écrivain fait paraître *Les Oranges*, (éd. Les Mille et Une Nuits). C'est, cette fois, un monologue dramatique reconverti en récit. Les oranges parce que l'orange, en ce jour de juillet 1830, est la dernière de la famille à expirer, après avoir confié une mission au personnage narrateur du récit : "A partir d'aujourd'hui, tu es désigné par le Royaume des Oranges pour établir la légende de ta race. Pour cela tu dois faire le serment, répète après moi : je jure d'enterrer à jamais cette balle le jour où tous les gens de cette terre d'Algérie s'aimeront comme s'aiment les oranges". Le narrateur devient le réceptacle de la mémoire d'un peuple, de son lent parcours vers la liberté, de ses erreurs et de ses impasses. Le ton privilégié est celui de la cocasserie et de l'humour, de la gravité et du souvenir. L'écriture est déconcertante un peu à l'image cahotante d'un pays qui cherche ses marques. Rien n'est simple au pays "où l'indépendance est arrivée". Le second roman, *Aigle*, a été publié chez Gallimard, coll. Frontières, 2000.

À lire aussi : Mehdi Charef, Abed Charef, Fayçal Chehat.

D

D'Hawa Djabali, nous retiendrons le superbe roman qu'est *Glaise rouge* (Marsa Editions, Paris, 1998), non que celui qui l'a précédé, *Agave* ou que les pièces de théâtre comme *Cinq mille ans de la vie d'une femme* ou *Le zajel maure du désir* soient dénués d'intérêt, bien au contraire. Cependant *Glaise rouge* nous apparaît comme un moment très fort dans la production de l'écrivaine comme dans l'ensemble de la production de la décennie.

Le roman décrit le parcours d'une jeune fille que sa grand-mère est venue chercher à Alger, pour l'emmener avec elle sur la montagne où elle vit. La Jeune Fille (c'est ainsi qu'elle est toujours désignée) y restera de la fin du mois de septembre au mois d'août suivant, y apprenant "une autre façon de vivre", motif grâce auquel la narratrice invente un mode de vie où se mêlent l'utopie et l'observation émue du vécu des femmes. Deux femmes exceptionnelles, sa grand-mère Nedjma et Hannana, vont lui apprendre à dire non aux contraintes et lui transmettre l'amour de la terre – le pays comme la glaise rouge qu'elles façonnent et les jardins que crée Hannana. C'est dans l'art des jardins et la représentation qui en est faite, que se manifestent de façon éclatante la créativité féminine et le travail d'une écriture "inspirée", luxuriante comme les jardins qu'elle fait surgir, nous faisant toucher du doigt, à travers le génie créateur du personnage, celui de l'auteure. ce sont ces espaces de paix et de beauté que détruit la violence quand sont tuées ces deux femmes hors du commun que sont Hannana et grand-mère Nedjma. L'intrusion de

l'Histoire sous sa forme la plus violente rompt l'équilibre du monde. Le roman n'en reste pas moins un hymne à la vie jusqu'au cœur du désastre quand il ne reste plus que le souvenir et la colère pour résister.

À lire aussi : Assia Djebar, Tahar Djaout, Abdelkader Djemaï.

F, G

Salima Ghezali, *Les amants de Shahrzade* (éd. de l'aube, 1999), est un roman où autour d'un personnage central, celui de la mère Shahrzade, gravitent trois personnages: ses deux fils, Athir l'imam intégriste, Rahma sa femme et Nour, le kabyle démocrate et écologiste. Les dix chapitres sont plutôt des séquences autonomes autour de faits -le style de la journaliste qu'est S.Ghezali apparaît dans ces pages-, ou des pensées des personnages. Shahrzade doit peu à son ancêtre éponyme si ce n'est l'amour de la littérature. C'est une femme au seuil de la vieillesse, veuve, blessée par la vie, les hommes et l'intolérance de la société depuis l'indépendance et qui manifeste une forte personnalité. Le roman offre une véritable chronique de la vie algéroise avec ses nuits angoissantes, ses solidarités inattendues et ses violences mais une recherche de structure et de composition donne à l'œuvre un cachet attachant et fait espérer d'autres fictions de la romancière.

À lire aussi : Nabile Farès, Fatima Gallaire.

H

À lire aussi Ghania Hammadou, Leïla Hamoutène, Nina Hayat.

I

Pourquoi inclure dans cet alphabet une écrivaine qui refuse d'être classée dans la littérature algérienne ? C'est parce que, depuis *Une Fille sans histoire* (1989), récit remarqué dans l'ensemble des récits " beurs " qui paraissaient alors, **Tassadit Imache** posait et pose bien la question des lieux d'une littérature française et algérienne qui ne parvient pas encore à se situer. C'est avec son dernier récit, *Presqu'un frère* (Actes Sud, 2000) que Tassadit Imache revient sur l'histoire de son identité mixte ou métisse. Quatre narrateurs, Bruno, Sabrina, Hélène et E'dy se partagent le dit de l'histoire : le presque frère français, la fille de père algérien et de mère française, la mère française et le presque frère algérien. Hélène est la mémoire des " Terrains ", cette cité de banlieue oubliée de tous : elle a fait ce qu'elle a pu, malgré le père absent, la société environnante hostile à l'image de sa propre famille. Elle raconte la disparition d'un certain nombre de jeunes de cette cité alors qu'ils étaient porteurs de rêves d'évasion qui se finissent dans la folie, la paralysie ou le suicide. La voix et la présence d'Hélène participent à la tragédie et au conte, tous deux marqués par un temps cyclique et une fatalité dénonçant l'impossibilité pour le ghetto de se déghettoïser. C'est moins l'histoire ici qui retient l'attention que la narration : ses références, ses jeux complexes d'avancées et de retraits donnent sens à un univers de la désespérance dont personne ne veut entendre la voix ni accepter la présence dans la société française d'aujourd'hui. Mais comme leur mère Hélène, ces jeunes ont-ils un ailleurs où se réaliser ?

A lire aussi : Naïla Imaksen.

K

Yasmina Khadra est un romancier à la double identité et à la double écriture. On a d'une part l'écriture du polar où il excelle : *Morituri*, (éd.Baleine, instantanés du polar, 1997) qui a pris la suite

d'une série éditée à Alger dès 1990 avec *Le dingue au bistouri* puis *La foire des enfoirés*, accompagné la même année de *Double blanc* et qui s'est achevée par *L'automne des chimères* en 1998. D'autre part, l'écriture hyper-réaliste à laquelle Mohammed Moulessehoul nous avait habitués avec quatre œuvres narratives éditées en Algérie dans les années 80, en inaugurant chez Julliard une série de romans plus classiques : en octobre 1998, *Les agneaux du seigneur*, suivi, en 1999, de *A quoi rêvent les loups*. On y retrouve un personnage désormais classique du roman algérien des années 90 (voir Aziz Chouaki et Mohammed Sari), le jeune frustré de ses rêves qui s'engage dans les rangs des intégristes et qui, pris dans l'engrenage, dans la spirale de l'assassinat et de l'horreur, ne peut plus s'en sortir devenant un émir tout-puissant. Chaque romancier a son style propre et Yasmina Khadra en choisissant Nafa Walid traque dans ses détails les plus précis la chronique du fait divers donnant une dimension d'horreur à son récit. Nafa Walid a rêvé de faire carrière dans le cinéma mais comment peut-on réaliser son rêve au pays où tous les rêves sont assassinés ? Un ami lui trouve un emploi de chauffeur dans une famille fortunée d'Alger, les Raja. Il va assister, impuissant et complice, à toutes les turpides et corruptions jusqu'au meurtre qui le fait fuir. Il ne trouve alors sur sa route que l'oreille d'un imam compatissant qui l'entraîne dans les rangs des intégristes, de petites compromissions en meurtres, jusqu'à ce que lui-même se retrouve piégé dans la mort.

Yasmina Khadra, très prolifique, a publié en 2001, *L'Ecrivain*, toujours chez Julliard qui est son récit d'enfance pour dire sa vocation d'écrivain réalisée envers et contre tout. En 2002, *Les Hirondelles de Kaboul*. Il est un des écrivains les plus médiatisés de la décennie.

Dès les premiers chapitres de *Rose d'abîme* de **Aïssa Khelladi**, (Le Seuil, 1997), s'installe une atmosphère lourde, tendue, due au sentiment de solitude qui déchire les êtres, aux rapports familiaux marqués par le souvenir de l'ancienne violence du père vis-à-vis de son fils, Kamel, dont il s'avérera qu'il n'est pas son fils, à la souffrance de Warda mal aimée par sa mère, à l'étrange relation du frère avec sa sœur, à l'attente dans laquelle semble installé le pays. La menace qu'instaure ce malaise diffus se concrétise bientôt sous des formes multiples et toutes aussi redoutables. Warda qui tente d'échapper à l'étouffement dans le pur bonheur qu'elle trouve à courir, voit sa course et sa vie brisées quand elle croise le chemin d'un fanatique qui l'emmène de force dans la montagne.

La confusion qui s'opère dans l'esprit du père, ancien moudjahid, entre les événements du 5 octobre et la guerre de libération contribue à donner au texte cet aspect halluciné qu'amplifie l'horreur à laquelle est confrontée Warda après son enlèvement. Le texte entremêle le récit de l'émeute et des représailles, celui du calvaire enduré par la jeune fille, celui de son frère lancé à sa recherche, les flash back qui reconstituent un passé marqué par la souffrance, les tortures d'hier se mêlant à celles d'aujourd'hui et faisant du récit un long cri de douleur. La narration tisse de façon serrée les fils d'une histoire complexe, pleine de haine et de saccage, dont les liens qui lient tous les personnages entre eux apparaissent au fur et à mesure que l'action progresse, certains acteurs (comme certains lieux) surgissant du passé comme si l'histoire bégayait, se répétait.

On ne sort pas indemne de la lecture d'un pareil roman qui nous plonge dans le malaise et met à nu la folie des hommes avec une maîtrise, un métier qui se manifeste à la fois dans l'invention et dans le jeu sur les langues dont les dernières pages donnent un exemple remarquable.

A lire aussi : Mohamed Kacimi, Ahmed Kalouaz.

L

Dans *La gardienne des ombres* (Marsa Editions, 1996, rééd. À Alger, traduit de l'arabe), **Waciny Laredj** met en scène un fonctionnaire du ministère de la culture qui va être le narrateur du récit. Gravement mutilé – on lui a arraché la langue et le sexe – il est devant sa machine à écrire qui le sauve du

désespoir où le plonge la mutilation que lui ont infligée des hommes cagoulés. Il raconte comment il a rencontré Don Quichotte, journaliste espagnol qui tente de refaire le périple de son ancêtre Cervantes et ainsi, se retrouve à Alger, malgré le danger qu'il y encourt.

Le narrateur l'accompagne dans sa recherche et lui montre la grotte de Cervantes mais le buste de l'écrivain et la plaque commémorative de la grotte se trouvant à la décharge publique, leur quête va les mener dans ce lieu qui abrite d'énormes trafics dans lesquels sont impliqués des personnages importants. Les regards croisés du narrateur et du journaliste – ce dernier écrira un *cordello*, récit dans le récit – plongent le lecteur dans des abîmes d'incuries. L'arrestation de Don Quichotte sous un fumeux prétexte fait découvrir à H'sissen, acharné à le sortir de prison, un univers kafkaïen. Le roman se fait, malgré la naïveté du narrateur et, pourrait-on dire une certaine candeur, violente dénonciation d'un système corrompu : l'omniprésence de la décharge, motif fondamental du récit comme le fait que la grotte historique soit devenue une poubelle, placent le récit sous l'image dominante de l'ordure, symboliquement très opérante.

Au cœur de la désastreuse décomposition du pays que révèle la plongée des deux personnages au cœur des pratiques occultes d'un système prêt à défendre ses intérêts à n'importe quel prix, deux figures féminines apportent un peu de lumière : la grand-mère Hanna hantée par le passé de ses ancêtres chassés de Grenade et Maya, la jeune interprète que Don Quichotte identifie à Zoraïde ; ainsi nommée, la jeune femme rattache l'histoire d'aujourd'hui à celle d'hier d'autant plus qu'elle a du passé une connaissance sûre. Les deux femmes sont ainsi détentrices de la mémoire, face à un système qui laisse disparaître les traces du passé, quand ce n'est pas lui qui les fait disparaître, amputant le pays d'une part de lui-même.

À lire aussi : Zineb Labidi, Mostefa Lacheraf, Abdelhamid Laghouati, Moussa Lebdiri

M

N'zid (Le Seuil, 2001) est le sixième roman de **Malika Mokeddem** qui transporte le lecteur sur la mer, "cet autre désert", comme elle a souvent désigné, dans ses entretiens, cette immense étendue découverte avec la navigation.

La jeune femme de *N'zid* se réveille sur son voilier, amnésique, avec un énorme hématome à la tempe. Elle se rend compte que l'occupant solitaire d'un autre bateau la suit, cherche à communiquer, lui donne aide et attention. Tournant sans repère dans son amnésie, elle qui ne peut s'affirmer française, s'invente successivement une identité libanaise puis une identité grecque, en tout état de cause une appartenance méditerranéenne. Elle n'a oublié ni les gestes de la navigation ni ceux du dessin dont elle sait qu'il est son don et son métier puisqu'elle est dessinatrice de BD. La description des dessins qui rythment sa panique d'amnésique et ses retours de mémoire sont aussi décryptage culturel des méandres identitaires avec la figure de la méduse et les trois gorgones, l'Irlande, l'Algérie et la France.

Au centre d'un trio masculin, de plus en plus envahissant à mesure que l'histoire avance, celle dont on apprend qu'elle se nomme Nora Carson -fille d'une Algérienne, Aïcha, et d'un Irlandais, Samuel-, sonde son monde intérieur, scrute, avec une légère ironie, ses masques et ses blessures. Lorsque, forte de sa mémoire retrouvée des deux "J" de sa vie, Jamil et Jean, elle se prépare à retrouver Jamil à Barcelone, Loïc Lemoine (celui qui la suivait de loin) la rejoint et assiste à son effondrement à l'annonce du double assassinat en Algérie de Jamil, le musicien et de Jean, le Français séduit par l'intégrisme. Le retour de la dernière scène de violence qui avait provoqué l'amnésie est l'ultime maîtrise de la mémoire. C'est à revivre, "N'zid", à recommencer que Nora doit s'acharner une nouvelle fois avec, à l'horizon, l'intérêt amoureux de Loïc et l'affection maternelle de Zana.

À lire aussi : Malika Madi, Leïla Marouane, Yamina Mechakra, Arezki Metref, Rachid Mimouni, Mounsi.

N

À lire aussi : Fatiha Nesrine, Abdennour Nouiri.

O

A lire aussi : Malek Ouary.

P

A lire aussi : Jean Pélégri.

S

L'histoire de *La Maison de lumière* (Albin Michel, 2001) de **Nourredine Saadi**, se confond avec l'histoire du pays depuis sa construction à l'époque ottomane jusqu'à aujourd'hui. Cette histoire d'une maison née des rêves d'un vizir et d'un architecte de construire "une maison de lumière" face à la mer, est retransmise de génération en génération, chacune la réinventant, par les Aït Ouakli qui remplissent la double fonction de gardiens-narrateurs. La polyphonie ainsi instaurée souligne la diversité des origines qui apparaît dès le creusement des fondations, le chantier gigantesque alors mis en œuvre, bruissant des voix multiples d'une population d'ouvriers venus de tous les coins du pays, attirés par les possibilités ainsi offertes et fascinés par la Ville qui leur est étrangère.

Etroitement liée à celle de la maison, l'histoire du pays se déploie dans une violence – les tombes qui se multiplient sous le palmier du jardin en sont une illustration symbolique – qui n'est cependant pas, malgré le contexte dans lequel fut élaborée l'œuvre, l'aspect dominant d'un texte qui insiste sur la pluralité des origines, la diversité des filiations, des langues, des habitudes. Que Blanche, petite-fille d'un officier français qui fut l'un des occupants de la maison et assassinée par des intégristes, soit enterrée sous le palmier, à côté des Aït Ouakli, apparaît bien comme le symbole de cette identité multiple du pays dont elle est, elle aussi.

Boualem Sansal, *Le serment des barbares*, (Gallimard, 1999), roman publié à la rentrée littéraire d'octobre 1999, a eu aussitôt un très grand retentissement. Il présente une immense et prolifique description de l'Algérie d'aujourd'hui -autour de deux points essentiels Alger et Rouiba-, avec comme prétexte narratif l'enquête de Si Larbi, policier fatigué mais encore honnête, sur l'assassinat d'un pauvre bougre, Abdallah Bakour, ex-émigré à la retraite. Chaque étape de l'enquête permet au romancier de "croquer" un des problèmes cruciaux de l'Algérie, la corruption, le monde de la justice, celui de l'école, la question des langues, etc... Le plus marquant est le style même aux prouesses lexicales incontestables avec énumération, cascade de qualifications, adages anciens et adages inventés, expressions idiomatiques. Le lecteur est emporté dans une vision apocalyptique où la charge (ironie et humour sont bien au rendez-vous) peut permettre de voir ce qu'on évite de regarder. "Je n'ai pas choisi la noirceur (...) Si j'avais pris une autre couleur, le rose, cela aurait été indécent."

C'est à une dénonciation du système en place aussi violente qu'oppressante que se livre aussi Boualem Sansal dans *L'Enfant fou de l'arbre creux* (Gallimard, 2000). La description d'un univers carcéral – la prison de Lambèse de triste renom, mais aussi au-delà, tout le pays - à partir duquel se construit le récit, met en place un monde étouffant, en ruines, corrompu, sans plus de repères ni de morale, oppressant comme l'est parfois l'univers de Mimouni auquel le texte fait souvent penser jusque dans l'effet littéraire produit par la systématisation du sordide, univers que rien ne vient éclairer sauf l'étonnante amitié qui se tisse entre Pierre et Farid et se développe dans le quartier des condamnés à mort.

Djamel Souidi, *Amastan Sanhaji – Un prince dans le Maghreb de l’an Mil*, (Casbah éditions, 2002). Ce roman a été le succès de librairie de 2002 à Alger. Il raconte la vie et l’œuvre de Bologhine (971-984) et de son fils Habous (surnommé El Mansour, 984-996) de la dynastie des Zirides. Mêlant histoire et fiction, le romancier fait revivre dans tous ses aspects la vie d’alors autour d’un héros inventé, Amastan dont on suit le parcours de l’adolescence à l’âge adulte lorsqu’il se retire après avoir su protéger les Sanhaja de la désunion et de la guerre mais n’avoir pas su protéger les siens puisque ses femmes et ses fils ont été assassinés. Le roman se lit très bien, porté par ce récit de vie fictif mais vraisemblable parce que nourri de tout le savoir de l’auteur sur l’époque qu’il ressuscite pour le lecteur. C’est dire que les descriptions sont nombreuses aussi bien pour évoquer le faste des cérémonies et des fêtes que la poudre, les étendards et les batailles. De nombreux personnages secondaires sont introduits pour donner à toucher la diversité des origines, des coutumes et des savoirs : chrétiens, juifs, arabes et berbères musulmans cohabitent dans une hiérarchie qui n’est pas sans heurts. Une étude attentive du roman doit revenir sur les choix que fait Djamel Souidi et leurs significations. Mais *Amastan* nous tient néanmoins en éveil sur plus de quatre cents pages. Le roman est accompagné d’une carte, d’un glossaire et d’un tableau chronologique.

À lire aussi : Mohamed Sari, Leïla Sebbar, Karim Serroub.

T

A lire aussi : Youcef Tahari, Madjid Talmats, Habib Tengour, Rachida Titah

Y

L’œil du chacal que **Younil** fait paraître en 2000, aux éditions Barzakh, nous révèle une œuvre tout à fait originale tant par l’élargissement de notre habituel cadre spatio-temporel – on passe dans cet ensemble de textes de l’Andalousie à la Chine et à l’Europe de l’est où évoluent aussi bien le calife de Cordoue, Dracula, que Don Quichotte ou Don Juan – que par la jubilation d’une écriture raffinée, précieuse même, qui met en place un univers souvent déroutant, cruel en bien des endroits, léger en d’autres, le contraste étant une figure récurrente dans ces pages où se manifestent un réel bonheur d’écrire et de vrais bonheurs d’écriture.

Z

Manosque aller- retour (Marseille, éd. Autres temps, “ temps brefs ”, 1998) d’**Ahmed Zitouni** est un court récit, véritable objet ciselé qui prend la suite de nouvelles et romans remarquables comme *Attila Fakir ou la mort absurde d’un apostropheur* (1987) et *La veuve et le pendu* (1993). Trois mémoires s’y mêlent, orchestrées en quelque sorte par celle du narrateur : une écriture sûre où les reprises d’expressions ou de phrases sont scansions et rythme, une écriture prenante comme l’est l’incantation du souvenir. Le récit mène de front la recherche d’un visage, les signes de la beauté d’une ville et l’acceptation d’une brisure qui a éparpillé l’être depuis la guerre. Il recherche Houria : “ fille de harkis, Houria appartenait au camp des vaincus. Fils d’un résistant de l’ombre, j’étais de l’autre bord, celui des vainqueurs aiguisant les lames de la revanche. ” Houria ne sera pas retrouvée, de Saïda à Oran, d’Oran à Manosque... C’est avec Giono que le dialogue se fera plus familier. Avec Giono et avec la musique prétexte de cette visite à Manosque : “ Musique du monde, ici, musique impie, là-bas. L’âme de Saïda reprenant vie, rythme et couleurs ondulatoires dans la nuit de Manosque. L’Oranie dans tous ses états (...) À défaut de paix, j’entraîs en résignation. ”

A lire aussi : Youcef Zirem, Nordine Zaïmi.

